

André.AS

# DRACOS

*Le retour des dieux*

ISBN : 978-2-9555488-5-1

© André.AS, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

*Les dieux existent : c'est le diable.*

***Jean Cocteau***

Même si des textes et des références scientifiques donnés dans cet ouvrage sont réels, ils peuvent être déformés pour les besoins du roman.

Les organismes et les associations cités existent ou ont existé.  
Le SPG est une pure fiction.

## Prologue

### *Le monde en des temps oubliés*

En ces temps les dieux régnaient sur Terre, mais aussi dans l'Univers tout entier. Des dieux inhumains et immortels. Ils maîtrisaient la nature, ils avaient tout et pouvaient tout, sauf être encore plus divins que Dieu lui-même. Alors les dieux se tournèrent vers la création. Pour mener à bien leur destin, ils firent des expérimentations sur les créatures de la Terre. Ils cherchèrent vainement à contrôler l'évolution. À force de recherches et d'essais infructueux donnant vie à des abominations, les dieux finirent par trouver l'élus. Un animal se tenant debout et leur ressemblant à peine. Ils l'appelèrent *ghem* -, *ghom* -, *ghm* -, ou Homo, du nom indo-européen *terre*. Car l'Homme était né de la terre. Mais la tâche se révéla si difficile, que les dieux qui cherchaient la perfection, avaient tout juste réussi à créer un esclave. Ils ne dépasseraient donc pas le Créateur, mais ils avaient créé l'Homme. Une espèce qui leur était soumise et les respectait. Pour qu'il reste éternel, les dieux gravèrent ce moment dans l'argile :

*« Nous les dieux, nous l'avons changé, nous l'avons façonné. Nous l'avons approché et lui avons dit de se tenir debout dans la glaise »*

Les hommes les servaient, les adoraient et mouraient pour eux, pour leurs « Dieux » créateurs. Les millénaires s'écoulèrent ainsi. Jusqu'au jour, maudit des dieux, où l'Homme comprit qu'ils ne valaient pas tous ces sacrifices. Les humains furent pour trouver leur terre d'origine, leur liberté. Une liberté bien fragile, face aux traques incessantes des dieux en colère, aux féroces carnassiers et aux gigantesques reptiles, semant la terreur sur la Terre primitive. Les dieux s'évertuaient à éliminer leur création, les fauves dévoraient les hommes, d'énormes reptiles écrasaient tout. Les géants régnaient en maître et sans partage. Puis il y eut ce grondement sourd. Rien à voir avec celui des

tigres ou autres monstres. Non, cela venait du ciel ! Une explosion planétaire, l'extermination !

La terre trembla, une tempête de feu se leva, la mer déferla, le ciel disparut et avec lui la lumière du Soleil. Un froid polaire s'abattit. Maintenant que les ténèbres étaient partout, les monstres allaient pouvoir venir et ce serait la fin. Mais il n'en fut rien, les bêtes avaient disparu en même temps que les dieux. La Terre avait grondé, elle avait donné son verdict : dorénavant l'Homme dominerait le monde !

Les colossales créatures qui régnaient sur le monde avaient disparu. Elles étaient parties du jour au lendemain, dans un immense fracas planétaire. Mais l'étaient-elles vraiment ? Pouvait-on encore craindre le retour de ces anciens rois ?

Alors, pour raconter leur Histoire, les Hommes se mirent à dessiner et peindre sur les murs. Ils la gravèrent jusque dans la pierre, et comme l'avait fait jadis les dieux avant eux, dans l'argile, pour qu'on s'en souvienne éternellement. Ils venaient d'inventer l'art. Dans un jour lointain, certains d'entre eux s'en iront rejoindre l'Amérique du Sud, ils écriront alors le *Popol-Vuh* « Le livre sacré des Mayas », d'où on pourra lire ces lignes :

*« Les Dieux voulurent créer de nouveaux êtres capables de parler et de récolter ce que la terre pouvait leur offrir. Ces nouvelles créatures devraient également être capables de rendre hommage à leurs créateurs. C'est ainsi qu'ils formèrent le corps du premier homme avec de la boue. »*

*France, Paris*  
*De nos jours*

La femme était stressée, elle se sentait opprimée. Le rendez-vous se devait d'être discret. Tant de gens étaient morts pour ça. D'autres avaient essayé avant elle, mais ils avaient été soit assassinés, enlevés ou bien internés. Mais tout serait bientôt terminé. Ce qu'elle avait à divulguer mettrait fin à ce vaste complot. Elle en était sûre, elle en apportait la preuve. Une fois diffusé à une heure de grande écoute, le monde saurait. Avec ce qu'elle amenait, on la croirait suffisamment pour déclencher une enquête planétaire. Elle venait de garer son *Range Rover Evoque* dans le parking sous-terrain. Les néons grésillaient, et elle avait très chaud. Elle hésita un moment à sortir du véhicule. Ce qu'elle s'appropriait à divulguer allait mettre sa vie en danger, mais elle n'avait plus le choix, elle devait aller jusqu'au bout. Renoncer maintenant équivaldrait à se suicider. Pire encore, c'était abandonner l'humanité à son horrible sort. Alors elle se décida. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur afin de s'assurer qu'il n'y avait personne. Elle ouvrit la portière et sortit prudemment. Le sous-sol du parking était désert, c'était normal à cette heure tardive. Elle vérifia n'avoir rien oublié, verrouilla la portière et se dirigea vers la sortie.

Ses talons résonnaient sur le sol bétonné et poussiéreux.

*Quelle idiotie j'aurais dû mettre mes chaussures à talons plats.*

La manière dont les néons clignotaient lui donnait le sentiment qu'ils allaient s'éteindre, et avec ce qu'elle transportait, l'idée d'être seule dans le noir la terrifiait.

*Pourquoi m'a-t-il donné rendez-vous dans ces sous-sols ? Pourquoi pas dans les locaux ?*

Non, c'était idiot, aucun média sérieux ne prendrait de tels risques sans avoir d'abord vérifié la véracité de ce qu'elle avait à dévoiler. Elle se raisonna. Le rendez-vous se voulait d'une

discrétion absolue. Pas question de faire cette révélation au milieu d'un parking public. Ils devaient se voir en tête-à-tête, dans l'ascenseur. D'ailleurs, le panneau indiquant « sortie de secours » se rapprochait et elle allait enfin pouvoir émerger de cet endroit lugubre, même si c'était pour se retrouver entre quatre murs de métal. Soudain, il y eut un bruit de frottement. Ça semblait venir de derrière elle. Un bruit et une forte odeur d'humidité, rappelant celle des marécages. Elle se retourna et se figea pour tendre l'oreille. Elle était pâle. Avec sa veste et son pantalon blanc, elle ressemblait à un fantôme. Elle balaya le parking de ses yeux verts. Il n'y avait rien, sauf cette mauvaise odeur persistante. Certainement une canalisation qui refoulait.

*Sûrement un chat.*

Au moment de reprendre sa marche, elle ressentit une vive douleur dans le dos et se vit entraînée en arrière. Quelque chose ou quelqu'un venait de la harponner ! Elle poussa un cri de douleur, un hurlement glacial qui alla se perdre dans les profondeurs du garage. Puis elle fut projetée en l'air, sa tête percuta un pilier en béton dans un craquement d'os et elle s'écroula au sol. Aucun doute. Elle avait été repérée par l'ennemi invisible qu'elle voulait mettre en lumière à la face du monde. C'était foutu, comme tant d'autres, elle venait d'échouer. Elle avait pris le risque et elle le payait. Allongée, la tête ensanglantée et à demi consciente, elle trouva la force de fouiller une poche de sa veste, dans un ultime effort elle en sortit un objet et le porta à la bouche. C'était le seul espoir qui lui restait, si elle voulait que quelqu'un comprenne. Avant qu'il ne soit trop tard !

Un flot de désespoir l'envahit et les larmes le long de ses joues formaient un fin filet. Elle se sentait partir. Les yeux mi-clos elle perçut une ombre à travers le brouillard de mort qui l'enveloppait. La forme semblait géante, presque humaine. L'ombre s'approcha et l'odeur de marécage se fit plus forte. Puis de gros doigts, rugueux et de forme inhabituelle, la palpèrent. Elle ressentait une puissance hors du commun. En fait ça n'avait rien d'humain. L'ombre retira un papier de la poche interne de sa veste. Il sembla satisfait.

Avant de mourir, elle réunit ses dernières forces, écarquilla les yeux et découvrit l'horreur qui attendait l'humanité.

*France, Sud-Ouest*  
*Ville d'Échillais*

Bien que petite, la maison respirait le bonheur. L'agent du service secret paranormal, Tania Anderson, avait quitté son appartement parisien. Elle avait décidé de s'installer définitivement chez son fiancé, l'ex-professeur d'archéologie, Chris Lesage, reconverti en enquêteur privé. Elle profitait de son congé mérité et imposé par le Général Victor Martin, directeur du SPG. Pour Chris c'était plus simple, il travaillait en free-lance et n'avait besoin d'aucune autorisation. Il avait coupé son portable et son répondeur annonçait qu'il ne serait disponible que dans deux semaines. Ils auraient pu rester blottis des heures dans les bras l'un de l'autre, si le portable de Tania ne s'était pas mis à chanter sa mélodie X-Files.

— On avait dit pas de téléphone.

Elle lui donna un baiser et décrocha.

— Alors les tourtereaux, ça roucoule ?

En reconnaissant la voix de Victor, elle fut submergée d'émotions. L'histoire des Nonces<sup>1</sup> et la disparition de ses amis remontèrent d'un bloc à la surface.

— Bonjour Général, fit-elle d'une voix lasse. Je suppose que vous ne m'appellez pas pendant ma permission pour nous donner des noms d'oiseaux ?

Victor semblait embarrassé. Il se racla la gorge et annonça.

— Hum... Hum... En effet. Je suis désolé, lieutenant, mais il va falloir abrégé votre permission. Nous avons un cas insolite qui nécessite votre présence sur le terrain.

Lieutenant, elle avait du mal à s'y faire. Elle était sergent-chef, jusqu'à sa dernière mission où ses exploits lui avaient valu un avancement fulgurant. Elle jeta un regard désolé en direction

---

<sup>1</sup> Voir, du même auteur, *L'étoile d'Orcus* (Édition, 2015)



de Chris qui faisait de grands gestes en lui indiquant de refuser et de raccrocher tout de suite.

— Vous ne pouvez pas trouver quelqu'un d'autre ? Je ne sais pas moi, le caporal Morin par exemple.

— Négatif ! Il y a eu meurtre et en plus... hésita Victor.

Elle connaissait bien ce ton chez son supérieur.

— Non ! Vous n'allez pas me dire qu'il doit venir aussi ?

— Affirmatif ! Ce que l'autopsie a révélé requiert les compétences du professeur.

Il continuait ses simagrées en articulant qu'il n'était plus professeur d'archéologie, mais bien détective privé. Elle le regarda avec pitié. Elle savait que si Victor appelait, c'est qu'il s'agissait de sécurité nationale et que ça passait bien avant n'importe quelles revendications personnelles.

— Bon, reprit Victor en les sentant fébriles, vous faites vos valises, ou bien vous m'obligez à recourir à la réquisition ?

Tania acquiesça. Elle était déçue que leurs vacances s'arrêtent aussi brutalement, seulement elle travaillait pour une branche secrète, qui bien que nationale, avait un champ d'action à portée mondiale. Si Victor insistait si lourdement, c'était que la menace était bien réelle.

— À vos ordres, mon Général, on arrive, confirma-t-elle devant le regard ahuri de Chris.

— Négatif ! rendez-vous demain à la première heure à l'IML, l'institut médico-légal de Paris, ordonna Victor en raccrochant.

Elle reposa le portable sur la table de nuit et se retourna vers son amant, qui se tenait assis sur le bord du lit la tête entre ses mains.

— Ne fais pas la tête, dit-elle, de toute manière il fallait bien que je réintègre mon poste un jour. Et toi, que tu reprennes tes enquêtes.

— Et notre voyage en Égypte ? Deux semaines ! Il nous a volés nos deux semaines en amoureux, ragea-t-il en désignant les deux valises qui attendaient sagement devant l'entrée.

Il voulait lui changer les idées, lui faire découvrir des trésors antiques. C'est pourquoi il avait choisi un célèbre site archéologique situé à vingt-cinq kilomètres de la ville du Caire, en plein désert, sur le plateau de Gizeh. Avec son Sphinx et ses

célèbres grandes pyramides Khéphren, Mykérinos et Khéops, c'était l'une des sept merveilles du monde. La grande pyramide devrait encore attendre. Il était vraiment déçu. Il pestait contre Victor et il l'aurait volontiers étranglé. Avant qu'il ne puisse en dire plus, le portable de Tania sonna de nouveau. Il fit de gros yeux en secouant négativement la tête.

Trop tard, elle avait déjà décroché.

— C'est encore lui, dit-elle doucement en gardant la main sur le combiné.

*Je ne sais pas pourquoi ça ne m'étonne pas*, se dit-il en perdant tout espoir de tranquillité amoureuse.

— Changement de programme, déclara Victor de sa grosse voix. Le professeur va à l'institut médico-légal et vous à Chorges dans les Hautes-Alpes. Une histoire de mutilation de bétail qui aurait des similitudes avec notre affaire.

— Je ne comprends pas. Quel rapport avec le meurtre de Paris ?

— Pour le moment aucun, mais je compte sur vous pour faire le lien entre ces deux affaires. Le professeur peut se débrouiller tout seul. Dites-lui que je serai sur place.

— Vous nous envoyez un X3 ? demanda-t-elle.

— Non, cette fois pas d'hélicoptère. Ça ne vient pas de moi, une histoire de budget. Lesage en voiture et vous, vous prenez l'avion.

— Dommage, on commençait à s'y habituer, se plaignit-elle en repensant à la rapidité d'intervention de cet appareil.

— Consultez votre messagerie, reprit Victor. Vous trouverez vos ordres de mission, ainsi que vos billets. Et encore désolé d'avoir dû interrompre vos vacances amoureuses.

Cette fois le Général avait raccroché pour de bon. Leurs horaires de départ venaient d'arriver et ils ne leur laissaient pas le temps de se plaindre.

Tania avait passé un t-shirt marron, un pantalon de sport noir, mis ses chaussures de marche et tenait son manteau marron sous le bras. Un sac de voyage à ses pieds, elle attendait Chris.

Il venait tout juste de boucler sa valise. Il avait un jeans bleu foncé, des chaussures classiques et avait enfilé sa veste de costume grise sur une chemise bleue.

— Bon, on est prêt pour l'aventure, ironisa-t-elle pour détendre l'atmosphère.

— Pas vraiment, répondit-il, alors qu'il n'arrivait toujours pas à digérer ce retour expéditif dans le monde de l'étrange.

Il rabattit les volets, afficha un regard désespéré sur les valises et ferma la porte.

— Je t'avertis, annonça-t-il en plantant son regard bleu-gris dans ses yeux noirs, pas question de monter à Paris avec ton Opel.

— Je sais, souffla-t-elle, on prend ta nouvelle voiture en partie financée par Victor.

Deux minutes plus tard, l'Alfa Romeo Giulietta noire s'engageait sur l'A10 en direction de la capitale.

*France, sud de la Drôme*  
*Région du Tricastin*

Âgé de soixante-dix ans, le teint bruni par les années passées sur le terrain, l'archéologue Paul Trahin revenait de mission. La personne qui avait loué ses services lui avait fait faire un long périple. Il avait dû prendre l'avion pour se rendre dans un site mythique situé au Mexique. Le matériel qu'il avait demandé afin de pouvoir accomplir sa tâche avait bien été livré sur place. La machinerie avait été installée, en temps et en heure, au centre d'un légendaire édifice. Il avait tout programmé. La machine était en marche, mais il n'avait pas le temps de vérifier les résultats. Il avait dû laisser des consignes avant de retourner à l'aéroport. Cette fois son vol l'avait amené jusqu'en Égypte, dans un autre lieu mythique. La suite de son travail consistait à rechercher une relique. Une fois sa mission accomplie, Paul avait reçu des consignes strictes : rentrer chez lui, contacter une liste d'experts et surtout n'en parler à personne.

De retour d'Égypte, il ne revenait toujours pas de sa découverte. Ce qu'on lui avait dit s'était avéré. Il y était allé sans grande conviction, tellement cela lui paraissait incroyable, et c'était vrai ! L'artéfact se trouvait bien à l'endroit indiqué. Avant ça, Paul était passé visiter le temple d'Hathor. Situé à plus de huit cents kilomètres de Gizeh, il était dédié au culte de la déesse Hathor, à la fois mère, femme et fille de Ra, le Dieu Soleil. C'était ce que son contact lui avait conseillé de faire, sans lui en dire plus. Il s'y était donc rendu. Il savait à quoi s'attendre, mais redécouvrir l'intérieur du temple l'avait laissé sans voix : la voûte céleste peinte au plafond, prouvant que la civilisation égyptienne antique était fascinée par l'astronomie, alors que certains hiéroglyphes reproduisaient des objets qui n'auraient jamais dû exister à cette époque, comme cette sorte d'ampoule à l'intérieur de laquelle on pouvait distinguer un filament. Mais ce qui l'interpelait le plus, c'était les bas-reliefs montrant une

créature offrant des objets de forme sphérique et lumineux à un être humain. Il s'était demandé si ce n'était pas cette gravure qu'on voulait lui montrer. Il ne comprenait pas pourquoi, alors il n'avait pas cherché à en voir davantage. Par la suite, il s'était rendu sur le site antique du plateau de Gizeh pour y trouver l'artéfact, ce qui l'avait conforté dans ses propres hypothèses. Enfin, il était retourné en France, sur un site de fouilles situé à Serre-de-Brigoule. Il avait appris que sur ce site, de telles trouvailles avaient été faites par le passé. Alors, après la découverte d'Égypte, il était confiant. Paul en était convaincu. C'est ici qu'il découvrirait la preuve irréfutable. Celle qui corroborerait l'existence du mystérieux objet égyptien. Aussi incroyable que cela puisse être, il venait de la trouver.

Fébrile il avait du mal à tenir sa truelle tellement l'émotion était forte et s'éventait de son chapeau blanc cassé en s'épongeant le front. Ce n'était pas la chaleur de l'été qu'il tentait d'évacuer, mais bien celle de son exaltation. Depuis des années qu'il cherchait la preuve évidente que la découverte d'un de ses confrères en 1986 n'était pas un canular, il venait enfin de la trouver. Fini les moqueries des paléontologues et autres archéologues de renom. Il fouilla à l'intérieur de son sac à dos et en sortit un petit sachet transparent. Enthousiaste, il préleva sa précieuse trouvaille. En tenant l'objet, sa main se mit à trembler, il le déposa délicatement, puis referma le sachet. La pièce venait de rejoindre l'artéfact égyptien. Puis il enfouit le tout méticuleusement dans le sac à dos. Le vieil homme récupéra ses outils, remit son chapeau et sortit du périmètre de fouille. Puis il repéra un tronc d'arbre couché sur le sol. Il s'épousseta les habits et décida de s'asseoir sur le tronc, histoire de reprendre son souffle et de digérer ses découvertes. Il se demandait si sa cliente, qui lui avait fait installer la machine au Mexique, n'était pas en quête du même genre d'artéfact. Paul réfléchissait à la suite de ses trouvailles. Comme convenu, il devra les envoyer au laboratoire pour y être lavées, dessinées et photographiées. Mais surtout, ces spécimens devront être analysés. Ensuite les deux objets seront étudiés séparément par des anthropologues et par d'autres spécialistes. Effectivement, celui trouvé en Égypte, encore plus déconcertant, devrait être étudié par des organismes

similaires à la NASA. Ils tenteront de déterminer leur catégorie et leur datation pour pouvoir les classer définitivement. C'est là que ces découvertes feraient l'effet d'une bombe. Il pensait à tout cela lorsqu'il s'aperçut que quelque chose ne tournait pas rond.

Il y avait soudain une odeur nauséabonde. Ça venait du tronc d'arbre, il sentait le moisi et n'était plus stable, il avait bougé. Pris d'un horrible doute, Paul attrapa son sac à dos et se leva brusquement. Il voulut partir lorsqu'une branche accrocha le bas de son pantalon. Il s'abaissa pour s'en débarrasser. À cet instant, Paul crut basculer dans la préhistoire, rendant ainsi ses découvertes complètement désuètes.

*Paris*

L'Alfa Romeo avalait les kilomètres que l'autoroute lui déversait depuis déjà un bon moment. Au volant, Chris était silencieux, une boule dans de la gorge. Tandis qu'installée sur le siège passager, Tania lisait son ordre de mission. Elle devait se rendre à Orly pour embarquer à bord d'un jet. Chris la déposerait à l'Aérodrome de Gap-Tallard, non loin de la ville de Gap, la capitale des Hautes-Alpes. De là, une voiture l'amènerait jusqu'à la ferme des Boniface, dans la commune de Chorges.

Le plus dur fut de se séparer. Avec ce qu'ils avaient vécu, la peur de perdre l'être cher n'avait jamais été aussi présente. Le sac de Tania dormait à ses pieds, sur le tarmac de l'aéroport. Ils se dirent au revoir à contrecœur dans une longue étreinte.

— Fais attention à toi, dit-il, en la voyant embarquer.

Elle haussa les épaules en levant les yeux au ciel. Elle avait horreur d'être prise pour une enfant. C'était une professionnelle. Elle lui rendit ironiquement son attention.

— Et toi, fais gaffe de ne pas te faire attaquer par un mort, Monsieur le professeur !

Il acquiesça, c'était de bonne guerre. Côté sécurité il n'avait rien à lui apprendre. Seulement, il avait du mal à ne pas mélanger travail et vie privée, alors qu'elle y parvenait parfaitement. Ils en avaient pas mal discuté, mais c'était plus fort que lui, certainement son côté protecteur, ce qui ne déplaisait pas à Tania. Chris regardait le petit avion s'envoler avec un pincement au cœur. Il emportait sa passion, ainsi que leur excursion amoureuse au cœur des pyramides de Gizeh. Il enrageait.

De son côté, elle n'arrivait pas à décoller le regard du hublot. Elle s'éloignait de lui et ça lui déchirait le cœur.

L'avion disparut dans les nuages et l'Alfa Romeo repartit nerveusement. 20 minutes plus tard, Chris gara le bolide au 2, Place Mazas dans le 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris, devant les locaux de l'IML. La morgue, ça allait le changer des catacombes.

Il poussa les portes de l'Institut médico-légal et tomba sur un gorille en costume gris et cravate noire. Il ne lui fallut pas longtemps pour reconnaître le visage massif de Victor.

— À la bonne heure ! s'exclama Victor à la vue du professeur.

— Désolé, si je ne partage pas votre enthousiasme, seulement vous venez de saborder notre congé en amoureux.

Le directeur du SPG lui rendit un regard compatissant et tendit la main.

— Vous avez parfaitement raison ! Nous n'avons pas choisi des métiers faciles, répondit Victor, toujours aussi charismatique.

— En parlant de métier, vous vous souvenez que le mien a trait aux civilisations antiques, pas aux enquêtes de meurtres contemporains ? rappela-t-il en lui serrant sa grosse main.

— Parfait ! dans ce cas vous êtes l'homme de la situation, fit une voix rauque.

Il tourna la tête et aperçut un homme tout maigrelet en blouse blanche avec de grosses lunettes. Il devait avoir la cinquantaine. Un masque blanc pendouillait à son cou et il portait des gants médicaux transparents maculés de sang.

— Pardon, intervient Victor, je ne vous ai pas présenté, le docteur Richard Lanteri. C'est le médecin légiste qui s'occupe de notre cas.

— Très bien. Nous sommes au complet, si vous voulez bien me suivre, enchaîna le légiste, coupant court aux présentations.

— Il a l'air bien nerveux, glissa Chris à l'oreille de Victor.

— Croyez-moi, il a de bonnes raisons de l'être, répondit-il en accélérant le pas.

Le petit homme aux grosses lunettes marchait tellement vite, qu'ils avaient du mal à suivre la cadence sans se mettre à courir. Victor se disait que sur le terrain cet homme aurait fait des merveilles. Chris ne parlait plus, son imagination était piquée au vif par l'attitude du légiste.

Ils avaient parcouru un long couloir, bordé de multiples bureaux aux vitres teintées, en moins d'une minute. Ils auraient pu prendre l'ascenseur, mais le légiste leur indiquait qu'ils iraient plus vite par les escaliers. Si à quarante-cinq ans, Chris tenait une forme olympique, Victor, lui, approchait la soixantaine et n'avait plus l'entraînement militaire. Il maudissait ce petit homme qui



l'obligeait à descendre les marches quatre à quatre. Enfin, ils arrivèrent dans un vaste local froid. Il y avait une table d'opération en acier avec des scalpels, des scies, des crochets et des pinces, tous plus tranchants les uns que les autres. Il n'était pas difficile d'imaginer à quoi tous ces instruments pouvaient servir. Il y avait aussi une cloison remplie de tiroirs semblant s'enfoncer dans le mur. Lanteri les amena devant l'un d'eux.

— Voilà, on est arrivés, annonça le légiste.

— Ce n'est pas malheureux, répondit Victor qui perlait de grosses gouttes de transpiration, malgré le froid environnant.

Étonnamment, le légiste hésitait à l'ouvrir.

— Il faudrait savoir, s'énerva Chris, qui visiblement avait du mal à avaler sa séparation forcée avec Tania. J'ai dû annuler un voyage pour venir. Vous nous avez fait courir à travers des couloirs, dévaler des escaliers et maintenant on attend que la victime se montre toute seule ?

Victor, qui avait du mal à reprendre son souffle, était d'accord avec le professeur. Ils fixaient tous deux le docteur qui semblait soudain se cacher derrière ses grosses lunettes.

— C'est que... Je n'ai encore jamais rien vu de tel. Finalement je me demande si c'est une bonne idée de vous montrer...

— Trop tard pour les regrets, déclara Victor en tirant brusquement le tiroir.

Il venait d'ouvrir le coffre mortuaire et ils découvrirent avec horreur, une chose qu'ils n'étaient pas préparés à voir !

*France, Hautes-Alpes*  
*Aérodrome de Gap-Tallard*

En sortant du jet, Tania frémit, parcourue d'un frisson glacial. Sur le coup, elle ne sut dire si c'était à cause du froid qui régnait dans la région, ou bien quelque chose de plus profond, un mauvais pressentiment. Le Soleil brillait d'une blancheur éclatante, inondant les montagnes environnantes de ses rayons ardents. Elle dut enfile ses lunettes de soleil et se protéger la vue avec la main pour discerner les appels de phares d'une *Lada 4x4 Tsarina* de couleur noire qui l'attendait sur le tarmac du petit aérodrome. Elle récupéra son sac de voyage et se dirigea vers le véhicule aux vitres teintées. Elle retira les lunettes, plaqua le visage contre la vitre du chauffeur et aperçut une silhouette familière. La vitre se mit à descendre, elle recula, et le visage de Samy apparut, arborant un large sourire.

— Caporal Morin ? dit-elle avec étonnement. Heureuse de vous voir ! s'exclama-t-elle, une fois la surprise passée.

— Pas autant que moi, lieutenant, salua Samy, en mettant fièrement en avant ses nouveau galons.

— En effet, vous n'êtes plus simple soldat. Repos caporal ! C'est donc vous qui êtes chargé de m'escorter. Le Général ne m'a rien dit, mais c'est une bonne surprise. J'avais peur que l'on ne m'affecte un troufion juvénile.

Il descendit et s'empressa d'aller ouvrir le coffre. Elle y déposa ses affaires avant de prendre place côté passager. Samy referma la malle et s'installa au volant.

— C'est parti pour faire un tour chez les bouseux, lâcha-t-il en mettant le contact.

— Allons caporal, un peu de respect. D'après ce que je sais, ces braves gens viennent de subir un traumatisme.

— Désolé, mon lieutenant, ça m'a échappé. Direction Charges, chez les Boniface !

Le Tsarina démarra sur les chapeaux de roues et quitta l'aérodrome.

— Le professeur va bien ? se risqua-t-il sans tourner la tête.

— Très bien, je vous remercie. Il doit se trouver en ce moment même en compagnie du Général et d'un cadavre. Victor n'a rien trouvé de mieux que de l'impliquer dans cette sale affaire.

— Ça prouve qu'il a confiance en lui.

— Non, ça prouve que Victor n'est pas Général pour rien. C'est une stratégie. Il sait très bien que Chris et moi vivons ensemble. Vous comprenez, un couple se parle. Mettre tous les œufs dans le même panier lui permet de maîtriser la fuite d'information.

Il y eut un silence, puis elle reprit.

— Et vous Morin, le célibat ne vous pèse pas trop ?

Samy eut une bouffée de chaleur. Il se sentit rougir d'un coup. Le jeune caporal regretta aussitôt d'avoir entraîné son supérieur sur ce terrain glissant. À vingt-quatre ans, il démarrait une carrière militaire et se mettre en ménage était le moindre de ses soucis.

— Je crois qu'on est bientôt arrivés, répondit-il en évitant la question.

Cela faisait déjà un moment que le 4x4 s'était engagé dans un chemin de terre. Tania souriait intérieurement sans en rajouter à la gêne du jeune homme. L'embarras du caporal lui rappelait qu'elle aussi, au tout début de sa carrière, avait été confrontée à ce choix de vie difficile. Au final, aujourd'hui la vie avait choisi pour elle, lui apportant l'amour directement au sein de son activité professionnelle. Finalement, elle se disait que la vie était bien mystérieuse.

— Exact. Ce doit être la ferme des Boniface, confirma-t-elle en apercevant une carcasse en bordure de champ.

*Paris*  
*Institut médico-légal*

Victor avait vomi. Il regrettait son geste. Pourquoi avait-il décidé d'ouvrir le tiroir mortuaire sans plus attendre ? Chris lui tendit un kleenex, alors qu'il en avait lui-même un sur la bouche.

— Tenez.

— Merci professeur, acquiesça Victor.

— Eh bien, c'est la première fois que je vois un Général vomir.

— Ah, c'est malin ! grommela-t-il en s'essuyant les lèvres.

Chris n'en menait pas plus large. Il venait d'être propulsé deux semaines en arrière, en plein cœur du Vatican. Le visage tuméfié et les yeux brûlés des Nonces venaient de ressurgir d'un seul coup. Sur le moment il se demanda même si cette histoire était vraiment terminée. À l'évidence ce devait être le cas, car les blessures de la victime ne correspondaient pas.

Le légiste ouvrit entièrement le tiroir afin qu'ils puissent voir le corps dans son intégralité.

— J'allais vous prévenir... mais bon, dit-il en regardant les dégâts de Victor.

C'était véritablement une vision d'horreur. La victime était une femme blonde, la trentaine, les cheveux tirés en arrière attachés en queue de cheval. Elle était vêtue d'une veste et d'un pantalon blanc, tachés de sang. Le plus surprenant, c'étaient ses blessures : le visage énucléé, deux trous à la place des yeux, plus d'oreilles et les chairs enrobant la mâchoire avaient disparu, laissant apparaître un os bien blanc.

Le Général reprit ses esprits et feignit d'aller bien. Il se racla la gorge et fit remarquer.

— Cette femme est affreusement mutilée. On dirait qu'elle a été attaquée par une meute d'animaux féroces.

— C'est ce que je m'étais dit, expliqua le Dr Lanteri, seulement, pendant l'autopsie j'ai changé d'avis.

— Vous pensez que quelqu'un aurait pu la découper de la sorte ? réagit Chris.

— En tous les cas s'il s'agit d'un animal, il doit être vachement doué, reprit le légiste. Je dirais même qu'il a fait des études de médecine et qu'il est un excellent chirurgien.

— Vous vous moquez de nous ?

— Pas le moins du monde. Voyez-vous professeur, il ne s'agit pas de simples blessures. Une morsure provoque des arrachements de chair et n'est pas parfaite. Or là, il s'agit de prélèvements d'organes et de tissus.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Victor en faisant semblant de regarder la victime.

— C'est simple. Les plaies sont nettes, comme découpées au laser. De plus elles sont cautérisées. Ce n'est pas tout. La victime a été entièrement vidée de son sang.

Le légiste leur remet un rapport.

— Tenez. Je l'ai préparé pour éviter de vous montrer une horreur encore plus grande.

Victor récupéra le papier en faisant de gros yeux.

— Pire que cette monstruosité, vous dites ?

— Oui, pire. Je vous laisse avec votre témoin. J'ai d'autres cadavres à m'occuper, et évitez de trop la tripoter. Les autorités américaines m'ont demandé de leur renvoyer le corps. Ils veulent faire leur propre autopsie. Je vous prierai simplement de refermer le tiroir en partant.

Toucher le macchabée, aucun risque. Ils avaient déjà du mal à soutenir cette vision cauchemardesque. Ils voulaient surtout en finir au plus vite.

— Attendez docteur, l'interpella Chris. Montrez-moi la sortie, le Général s'est trompé, je n'ai rien à faire ici.

Puis il se tourna vers Victor qui n'en revenait pas de cette réaction.

— Je suis professeur en archéologie, je n'y comprends rien aux cadavres. Je suis désolé, mais je crois que vous m'avez fait venir pour rien.

— Où avais-je la tête, s'exclama le légiste en mettant la main dans la poche de sa blouse.

Il ressortit une boîte en verre contenant un objet à l'intérieur et la lui tendit.

— Avec tout cela, j'avais oublié pourquoi j'ai demandé un paléontologue.

— Archéologue ! J'ai été professeur de civilisations anciennes, précisa-t-il en récupérant l'objet.

— Paléontologue, archéologue, peu importe. De toutes les manières, seul un spécialiste pourrait expliquer comment ce truc, vieux de deux cent cinquante millions d'années, a pu se retrouver dans la gorge de la victime.

— Combien de millions d'années vous dites ? s'interloqua le professeur.

Le Dr Richard Lanteri plongea une nouvelle fois la main dans sa poche, pour en ressortir un papier. Il remonta ses grosses lunettes sur son petit nez et lui tendit le document.

— Voici le rapport d'expertise du labo. Les tests au carbone 14 et tout le tralala. J'ai envoyé une copie en urgence à vos services, ils ont dû la recevoir ce matin. Bon, il faut vraiment que j'y aille, clôtura-t-il en sortant pour de bon.

*France, Sud de la Drôme*  
*Région du Tricastin*

Le cœur de Paul battait la chamade. Le vieil homme venait d'avoir la peur de sa vie et il n'en revenait toujours pas. Trois longs doigts crochus recouverts d'écailles vertes ! Le tronc avait des griffes et elles le retenaient. La créature des bas-reliefs du temple d'Hathor lui revint en pleine face. Il se disait qu'il devait se tromper, ou alors le processus avait commencé. Pas maintenant !

Soudain le tronc tout entier se redressa. Ce n'était plus un tronc, c'était un arbre. Un arbre vivant !

La main à trois doigts ne l'avait pas lâché. Elle le tira brusquement et il se trouva subitement la tête en bas. Son chapeau avait roulé par terre et il tenait toujours son sac à dos. Il se sentit brutalement tiré vers le haut. Puis, il se stabilisa à une hauteur d'au moins deux mètres. Il pendait, la tête en bas, retenu par la créature. Il resta comme ça pendant quelques secondes. Comme rien ne semblait se passer, il décida de se retourner. Il se tortilla tant bien que mal et finit par se retrouver face à... un cauchemar : deux énormes yeux jaunes aux pupilles fendues. La chose semblait l'examiner. L'emprise de la bête lui faisait très mal à la jambe et il sentait le sang lui monter à la tête. Son sac à dos pendouillait au bout de sa main droite. Il dirigea son regard vers le bas pour voir s'il pouvait le lâcher. C'est là qu'il remarqua les trois imposants doigts de pied, surmontés chacun d'une griffe monumentale. Il fut pris d'une angoisse, mais ce n'était pas le moment de flancher. L'archéologue reprit son sang-froid. Il tira d'un seul coup pour faire remonter le sac à dos, fouilla fébrilement l'intérieur et en ressortit la truella. Puis il se tourna de nouveau vers les gros yeux et leur adressa avec un calme étonnant.

— Je ne sais pas ce que tu es. Ni même si tu es vivant, mais je sens que je t'ai tapé dans l'œil.

Il enfonça la truelle dans l'œil gauche de la chose. Il y eut un hurlement terrifiant ! L'archéologue se retrouva à terre avec fracas dans un nuage de poussière. Derrière lui, la bête se contorsionnait de douleur. Il en profita pour s'enfuir sans se retourner. Il courut sans s'arrêter jusqu'à une grotte lui servant parfois d'abri pour le bivouac. Il espérait bien que cette chose ne le retrouve pas. Il ne reprit son souffle qu'une fois arrivé à la grotte. Il y pénétra, s'adossa à la paroi rocheuse et se laissa glisser, jusqu'à se retrouver assis sur le sol. Paul réalisa alors qu'il n'avait plus son sac à dos. Il était resté avec la bête ainsi que ses précieuses découvertes. Il aurait voulu rebrousser chemin et récupérer ses précieuses trouvailles, mais les rugissements de l'animal blessé qui résonnaient le terrifiaient.

Au bout d'un long moment, les cris finirent par cesser. Tout paraissait calme, mais il attendit encore une bonne heure avant de se relever. Puis il s'approcha prudemment de la sortie. Il fallait qu'il y retourne. Il n'allait pas abandonner ses trésors archéologiques à cause d'une grosse bestiole. Il prit son courage à deux mains et la peur au ventre s'engagea à l'extérieur de la grotte. Il n'avait pas fait deux pas, qu'une ombre gigantesque se dressa juste devant lui.

La mort était venue le chercher !



*France, Hautes-Alpes*  
*Aérodrome de Gap-Tallard*

Samy se gara devant une grande bâtisse aux murs de pierres grises et à la toiture rouge. Tout juste étaient-ils sortis du véhicule, qu'un gros bonhomme au visage rouge, les cheveux blancs en bataille, les interpella avec un drôle d'accent. Il portait un jean, des bretelles sur un T-shirt blanc, et il tenait un fusil de chasse !

— Eh ! vous autres. Pouvez pas poser votre tas de ferraille ailleurs ? C'est propriété privée ici ! Savez pas lire ? Nom de diou !

— Ça se fait encore les bretelles ? s'esclaffa discrètement Samy.

— Bonjour, répondit Tania en sortant sa carte d'agent du gouvernement. Je fais partie du SPG...

— SPG ? Connais pas. Suis pas le foot. Et j'aime pas les parigots ! rajouta le paysan sans baisser son arme.

Elle le regarda avec pitié. Avec ce qu'il avait subi, elle comprenait sa méfiance.

— Rien à voir avec le PSG. Mon collègue et moi faisons partie du gouvernement. Nous venons pour votre problème de bétail.

— De diou ! Si je mets la main sur celui qui a fait ça ! Je le découpe moi-même !

— J'en déduis que vous êtes monsieur Boniface. Et si vous nous expliquiez ce qui vous arrive, au lieu de vous emporter de la sorte. On dirait une soupe au lait.

Mr Boniface se calma et abaissa le fusil. Elle venait de parler un langage qu'il comprenait, ce qui le mit aussitôt en confiance.

*Soupe au lait, elle est bien bonne celle-là,* se dit Samy qui n'avait jamais entendu ces mots de la bouche d'un officier supérieur.

— Excusez-moi, se reprit le paysan en leur tendant la main, moi c'est Francis et...

Il se mit à balayer sa ferme du regard.

— Et là-bas c'est ma femme, Denise. Coucou Denise ! C'est la police pour les vaches ! cria-t-il en faisant de grands gestes en direction d'une petite femme forte.

Sa femme se tenait avec ses vaches à l'autre bout du champ. Elle avait cessé de travailler pour regarder dans leur direction. Denise n'avait pas l'air d'avoir compris, car elle reprit ses activités comme si de rien n'était.

— Pas la police, nous sommes des agents du gouver... Et puis zut, fit-elle devant le regard ahuri de Francis. C'est la compagnie d'assurances qui nous envoie.

— Police, gouvernement, assurance, répliqua le paysan, c'est pareil. Denise ! cria-t-il de nouveau, c'est l'assurance pour les vaches !

Denise tendit l'oreille et l'ignora encore.

— De diou ! Elle est sourde comme un pot !

— Écoutez, vous nous la présenterez tout à l'heure. Montrez-nous les victimes.

Francis redoutait ce moment où il allait devoir faire face à la perte de ses vaches.

— Ouais, bé suivez-moi, déclara-t-il en les entraînant dans son champ.

Autour d'eux se tenait un troupeau de bovins qui semblait imperturbable, broutant paisiblement.

— Vous avez dû croiser Marguerite sur le chemin, fit remarquer Francis.

— Je ne me rappelle pas avoir vu quelqu'un en venant, répondit Samy en évitant de marcher sur une bouse.

Tania haussa les épaules et dit en souriant.

— Marguerite n'est pas une personne. C'est une de ses vaches.

— Oui, réagit Francis et c'était la meilleure, jusqu'à soixante litres de lait par jour. Cette perte, c'est une catastrophe. La semaine dernière j'en ai perdu six autres dans les mêmes circonstances, mais Marguerite...

Il sentit sa gorge se serrer et ne put terminer sa phrase.

Ils stoppèrent. Francis venait de s'arrêter devant une carcasse. Puis, il se retourna vers les deux agents et dit, les yeux pleins de larmes.

— Je vous avertis, c'est vraiment pas beau à voir. Cela va faire trois jours et je n'arrive toujours pas à dormir. Même la journaliste a manqué de tourner de l'œil.

— Vous avez eu la visite de la presse ?

— Ouais, une Américaine. Mais elle avait un comportement étrange. Cette folle m'a demandé si je n'avais pas vu mes vaches s'envoler.

Tania était étonnée que cette visite n'ait pas été mentionnée.

— Et alors ?

— Alors ? Je suis allé chercher mon fusil et je lui ai dit de déguerpir de mes terres, si elle ne voulait pas que je lui fasse voler la cervelle.

— Et vous n'avez pas cru bon de nous avertir ?

— Une folle je vous dis. Je ne pensais pas que les assurances s'intéressaient aux Américains débiles.

Elle n'en rajouta pas. Le paysan avait sans doute raison, les touristes avaient parfois de curieux comportements.

Francis s'écarta pour leur dévoiler l'horreur. Tania s'approcha et dut se retenir pour ne pas vomir. Ça dépassait tout ce qu'elle avait vu jusque-là.

Samy avait tourné la tête et évacuait déjà le déjeuner pris à l'aérodrome, en attendant Tania.

— Je vous avais prévenu. C'est terrible.

— Terrible ? répondit Samy qui n'arrivait toujours pas à s'en remettre, c'est carrément dégueulasse, oui !

*Paris*  
*Institut médico-légal*

Chris n'en revenait toujours pas. Il avait sorti une petite loupe porte-clefs et examinait l'intérieur de la boîte en verre. La chose qui y était enfermée le fascinait tellement, qu'il en oublia la pauvre victime allongée dans son tiroir telle une pièce de boucher.

De son côté Victor lisait le rapport d'autopsie. Chaque nouvelle information le rendait un peu plus mal à l'aise.

*« Identité de la victime : Sarah Schmitt.*

*Sexe : femme.*

*Âge : 30 ans.*

*Origine : Américaine.*

*Profession : journaliste.*

*Rapport d'autopsie :*

*Heure de la mort : 1 h 22*

*Décès par traumatisme crânien.*

*Aucune trace de lutte. La victime n'a pas tenté de se défendre.*

*Le corps a été découpé avec un instrument de style "laser", étant donné que les plaies sont précises et cautérisées.*

*Dégâts constatés : ablation des organes internes, des yeux, des oreilles, de la langue, du rectum et des organes génitaux, ainsi que des chairs enrobant la mâchoire.*

*En outre, on remarque la présence d'incisions cutanées ovales ou circulaires, d'une netteté chirurgicale. Chose étrange, ces incisions ne comportent pas de caillots de sang, alors que le corps est totalement vidé de toute hémoglobine. Ce qui indique que les prélèvements ont dû être réalisés post-mortem.*

*Il semble improbable que ces actes puissent être imputables à un quelconque animal. D'autre part, le lieu de l'agression, à savoir un parking souterrain, est incompatible avec le matériel de haute technologie nécessaire à de tels prélèvements. De ce*

*fait, nous excluons d'emblée une intervention humaine, qui aurait demandé une logistique inconcevable.*

*Un objet pour le moins curieux a été trouvé dans la gorge de la victime. Il a été remis au laboratoire de physique pour étude.*

*Résultats des analyses :*

*L'objet est d'une technologie inconnue. Il s'agit d'un mélange de silicium organique. La structure biologique semble intacte. Les analyses au carbone 14 ont révélé que l'âge de l'artéfact en question est évalué à environ 250 millions d'années.*

*En conclusion :*

*Vu les éléments étudiés, ce cas reste inexplicable. Des investigations plus poussées seront nécessaires pour la bonne compréhension de ce dossier. »*

Il le montra à Chris, qui après en avoir pris connaissance, examina l'objet avec plus d'attention. L'énigme s'épaississait encore.

— Je n'y comprends plus rien, reconnut le professeur en se grattant la tête. Quel rapport avec cette pièce de musée ? Et pourquoi l'avoir avalée ?

— J'aimerais bien le savoir...

Le portable de Victor se mit à sonner en affichant *Tania Anderson*. Il décrocha.

— Du nouveau lieutenant ?

— Oui, mon Général. Nous sommes chez les Boniface, c'est un véritable carnage. Les yeux des animaux ont été arrachés, même la langue n'y est plus et je ne vous dis pas tout.

— Des bovins mutilés ? Eh bien, on nage en plein film d'horreur. Nous avons une victime, une femme qui présente les mêmes stigmates que vos vaches.

Chris lâcha l'objet antique du regard et se mit à fixer Victor, puis le cadavre, en imaginant les mêmes dégâts sur un troupeau de bovins.

— Dites, par hasard, vos vaches, elles n'auraient pas des choses étranges dans la gorge ?

— Puisque je vous dis que même la langue n'y est plus.

— Oui, évidemment. Bon, établissez un rapport et revenez au SPG. Il faut que l'on comprenne le lien entre ces deux affaires !

Il lança un regard vers Chris.

— Je parie que vous voulez parler au professeur. Je vous le passe.

— Tenez, c'est pour vous.

Chris lui arracha littéralement le portable des mains et partit au fond de la pièce. Au même moment, un employé en blouse blanche surgit avec un téléphone à la main.

— Vous êtes le Général Victor Martin ?

— Lui-même. Il y a un problème ?

— Je n'en sais rien, répondit l'employé en lui donnant l'appareil, c'est pour vous. La personne dit être du SPG.

Victor prit le téléphone et répondit sans attendre.

— Allo, j'avais demandé qu'on me dérange uniquement s'il y a urgence !

— C'est le professeur Bernardy à l'appareil, mon Général, et c'est à propos du rapport d'autopsie. Je viens de recevoir une chose inhabituelle qui demande votre présence au labo.

— J'ai terminé avec la morgue. J'arrive avec le professeur Lesage.

— Ça tombe bien, répondit la scientifique, j'aurai besoin de ses lumières.

Victor ne discutait pas avec la responsable du labo. Si le professeur Léa Bernardy l'avait dérangé, c'était obligatoirement important. Il rendit le téléphone à l'employé et se tourna vers Chris. Il dut attendre qu'il finisse avec Tania, pour lui annoncer qu'un nouveau mystère l'attendait au labo du SPG.

— Comment vas-tu ma chérie ? demanda Chris en parlant tout bas. Tout va bien ? Ici il fait un froid de canard. Ta chaleur serait la bienvenue.

— Juste un peu mal au cœur. Et toi ? Le Général n'est pas trop insupportable ? Bon, écoute, tu vas rentrer avec lui, je te retrouve plus tard. Tu vas faire connaissance avec le côté obscur du SPG. Je t'aime, ajouta-t-elle avant de raccrocher.

— Je t'aime aussi.

Il ramena le portable à Victor, qui se battait pour refermer le tiroir mortuaire tout en évitant de regarder à l'intérieur.

*Paris, Ministère de la Défense, SPG*

Victor se dirigeait d'un pas pressé vers le Service secret Paranormal Gouvernemental, le SPG. L'annonce de Bernardy lui taraudait l'esprit. Il avait eu sa dose de macchabées et il croisait les doigts en priant que ce n'en soit pas un autre. Chris suivait. Il ne savait plus où poser son regard. Il connaissait le projet Balard. Ce « Pentagone à la française » était une véritable usine de technologie. Pourvu de panneaux photovoltaïques subvenant à près de 80 % des besoins énergétiques, le bâtiment tout entier était une centrale électrique. Près de dix mille personnes, civiles et militaires travaillaient dans le complexe. C'était vraiment gigantesque. Et les nombreux contrôles de sécurité pour y accéder l'avaient largement impressionné. Il s'était fait inspecter de la tête aux pieds et avait dû se soumettre à un scan rétinien et empreinte digitale. Les couloirs reliant les bâtiments les uns aux autres n'en finissaient pas et la technologie était partout. Des caméras dans tous les coins, des écrans muraux et d'étranges robots peuplaient cet autre monde. Ils prirent un ascenseur qui les entraîna dans les hauteurs de cette cité de la défense. Même l'ascenseur était hors norme. Outre les écrans et les caméras, celui-ci pouvait non seulement se déplacer à la verticale, mais aussi à l'horizontale. Chris se serait cru dans un véritable jeu de « Pacman » géant. L'ascenseur finit par s'arrêter au 21<sup>e</sup> étage d'une tour qui en contenait 37. Les portes s'ouvrirent au beau milieu d'une pièce peuplée de techniciens tapotant sur leurs claviers d'ordinateurs. Au moment où Victor pénétra dans ce lieu high-tech, une petite femme en blouse blanche, la trentaine, blonde et rondelette, l'intercepta. Elle semblait tellement bouleversée qu'elle ignora carrément la présence de Chris. Elle tenait des papiers et parlait vite, sans reprendre son souffle.

— Mon Général, c'est terrible, épouvantable, une monstruosité sans nom. Je n'ai jamais vu une telle horreur. Il faut que vous veniez le voir tout de suite !